

BONZAÏ

Yvon Brochu

# Coup de théâtre



ÉDITIONS  
**Fouline**

# Chapitre 1

## Coup dur

**AÏE!**

Maudite poutrelle !

C'est la deuxième fois que je me frappe la tête dessus, alors que je suis en plein travail dans la cave de mon oncle Sam. *Capharnaüm* serait un mot plus juste pour désigner cet endroit lugubre.

Depuis quelques semaines, je suis souvent distraite. Heureusement, il n'y a pas de poutrelles partout...

Deux tracasseries hantent mon esprit.

D'abord, il y a le baiser que je dois donner à Marc-Antoine, mon partenaire, ce soir, lors de notre générale. Je sais, c'est niais, mais c'est comme ça, je ne parviens pas à me l'enlever de la tête. Je parle du baiser, bien sûr. Surtout que là, plus de simulacres, faut y aller pour de bon, un « vrai » : du bouche à bouche !

Ensuite, il me reste seulement quelques semaines pour amasser 350 dollars et compléter ainsi la somme de 500 dollars que je me suis fixée pour payer mon voyage

à New York avec les élèves de première et deuxième secondaire. Je tiens mordicus à faire partie du groupe qui assistera à une des deux comédies musicales proposées et, surtout, à me permettre quelques achats. Revenir de la *Big Apple* sans au moins un petit quelque chose acheté sur *Broadway Avenue*, ce serait comme aller à Cuba sans se mettre le gros orteil à l'eau... Ouais, pas fort la comparaison, mais c'est tout ce qui me vient à l'esprit pour le moment.

— Anaïs, je maugrée, oublie ton voyage et ton baiser, puis concentre-toi sur tes cornichons !

Oui, moi, Anaïs, comédienne encore incertaine, de nature timide – tous mes parents vous le diront, et des parents, j'en ai neuf bien comptés ; non, non, ce n'est pas une blague : certains sont passés dans ma vie aussi rapidement que mes poissons rouges, mais tout de même assez longtemps pour découvrir le côté plutôt effacé de ma personnalité —, depuis une heure, je nage dans les cornichons, les betteraves, les olives, alouette !

Mon oncle Sam est propriétaire de la dernière épicerie de quartier de toute la ville. En fait, l'épicerie n'est pas plus une épicerie que mon oncle, mon oncle : son

magasin ressemble à un grand dépanneur, tandis que mon oncle Samuel, lui, n'est pas un parent, mais bien un grand ami de la famille. Un ami de mes « vrais » parents : Roxanne et William.

Depuis que je suis toute petite, j'ai toujours appelé Samuel Beauchemin « mon oncle Sam ».

— Anaïs ? lance ce dernier du haut de l'escalier. Veux-tu grimper au plus sacrant ? J'ai besoin de toi à la caisse ! Faut que j'aïlle... à toilette !

Et depuis que je suis toute petite, j'ai l'impression que mon oncle Sam passe son temps « à toilette », à cause de ses problèmes de prostate.

— OK ! je crie, en posant doucement un pot de cornichons froid sur mon front.

Ouf ! Ça me fait du bien.

Depuis le divorce de mes parents il y a cinq ans, mon oncle Sam est le seul ami qui entretient encore des liens tant avec ma mère qu'avec mon père, et ce, malgré le passage de quatre amoureux dans la vie de Roxanne et de trois amoureuses dans celle de William, sans compter les quelques amourettes « coups de vent »...

— Tes parents, m'a souvent répété Maude, ma meilleure amie, on dirait qu'ils sont restés ados ! De vrais bébés, si tu veux mon avis...

Difficile de la contredire, j'avoue.

À la défense de mes parents – très spéciaux, je le reconnais tout de go ! –, ils ont fait d'immenses efforts pour que ma petite sœur Chloé et moi vivions leur rupture dans le meilleur des mondes.

D'abord, les deux sont demeurés amis ; ensuite, ils ont limité le plus possible les problèmes liés au fait de vivre une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre ; enfin, ils se sont efforcés de bien nous préparer à l'arrivée dans notre quotidien de leurs nouvelles compagnes et nouveaux amoureux.

Mais, plus que tout cela, ils ont cru nécessaire, pour nous éviter trop d'émotions avec tout ce va-et-vient de monde nouveau, de maintenir de bons liens avec leurs « ex », y compris même quelques parents de ces derniers, qui s'étaient attachés à ma petite sœur et à moi, malgré le peu de temps passé ensemble.

Comme pour se donner meilleure conscience, papa et maman nous ont souvent répété :

— Une belle grande famille reconstituée !

« Une belle famille de fous, oui ! »

Le pire des problèmes à gérer, tant pour moi que pour ma petite sœur, a été d'endurer pendant six mois un faux frère pourri gâté et pendant plus d'une année une fausse sœur qui se prenait pour le nombril du monde.

« Ça, ça n'a pas été drôle ! »

Bref, malgré toutes les bonnes intentions de mes parents, ce divorce a été un coup dur ! Pire encore qu'une poutrelle sur la tête.

Je replace mon pot de cornichons dans la caisse et file entre les étagères : je ne voudrais pas que mon oncle Sam mouille ses culottes.

Ce dernier est un peu rustre. Il utilise des expressions tellement vieillottes que des fois on a peine à le comprendre. Par contre, même s'il est d'un autre monde, il est gentil. Quand nous étions toutes petites, il a souvent dépanné mes parents et remplacé notre gardienne malade. Le genre à se mettre à quatre pattes et à faire le lion, l'ours ou le singe pour nous amuser. Nous l'adorions ! Mousse, notre chat, l'aimait un peu moins

et prenait la poudre d'escampette dès qu'il mettait le pied dans la maison.

Il n'y a pas plus généreux et plus fidèle en amitié que lui. À preuve, quand mon père William, son ami d'enfance, lui a demandé de me donner du travail étant donné mon besoin urgent d'argent pour mon voyage, mon oncle Sam a dit oui, bien que les périodes de temps que je pouvais lui allouer n'étaient pas celles qu'il aurait souhaitées.

Vraiment un chic monsieur, mon oncle Sam !

Mon cellulaire vibre dans la poche de ma salopette.

Je dépose ma caisse pour le prendre, convaincue que Maude tente de me joindre. Celle-ci était ma meilleure amie jusqu'au moment où elle a réussi à me faire dire oui à son projet complètement débile : tenir le premier rôle dans la comédie *Au diable la reine Petra*, montée par les élèves du premier cycle, pour Noël. Maude est en deuxième secondaire – moi, en première – et elle assume la mise en scène, en étroite collaboration avec monsieur Maxime, notre prof de théâtre.

— Anaïs, rien de mieux pour vaincre ta timidité ! m'a-t-elle lancé.

Elle m'a répété cette phrase au moins mille fois, si ce n'est davantage. Quand Maude veut quelque chose, elle s'acharne. Monsieur Maxime dit d'ailleurs que c'est ce qui en fera une bonne metteuse en scène.

Puis, elle est capable de *flatter le monde dans le bon sens du poil*, comme dirait mon oncle Sam. J'en sais quelque chose.

Vraiment, je ne connais pas de fille plus rusée que Maude !

Pourtant, elle et l'équipe de production n'ont pas encore trouvé le moyen de vendre tous les billets pour la première – en fait, première et dernière, car une seule représentation est prévue. Cette soirée de théâtre fait partie des événements-bénéfices de l'année en vue de payer une partie des coûts des nombreuses activités culturelles de l'école.

— Allô ! je lance sans avoir scruté l'écran.

— Bonjour, Anaïs !

Surprise ! C'est papi Do.

— Oh ! Bonjour, papi !

— Tu vas bien ?

— Oui, oui... et toi ?

— Trrrès bien !

Papi Do, c'est le père de Roxanne.

— Tes répétitions, ça va comme tu veux ?

— Euh... oui, oui.

— Nerveuse ?

— Non, pas du tout.

— Ton travail chez Sam, ça va ?

— Euh...

Je suis toujours aussi étonnée de constater la vitesse incroyable à laquelle les nouvelles se propagent dans ma très grande et belle famille reconstituée.

— Oui, oui, papi, c'est OK... Oh !

D'un coup, je réalise que je suis en train d'oublier mon patron et sa prostate.

— Excuse-moi, papi, mais je dois justement aller remplacer mon oncle Sam à la caisse. Une urgence...

— Encore ses problèmes de prostate ?

— Ouais ! Bon, euh, je te rappelle demain, promis. Bye !

Papi Do demeure mon préféré parmi mes quatre « vrais » grands-parents. Son prénom, c'est Donald. Il a tout du grand-père gâteau. Jamais il ne refuserait de me rendre un service. Sauf, malheureusement, me remplacer pour mon baiser de ce soir avec Marc-Antoine...

Ce baiser est devenu une vraie hantise chez moi. Et si je l'appréhende tant, c'est que ce soir il y aura des spectateurs pour la première fois. Des invités de monsieur Maxime.

Pourtant, ce baiser, j'y tiens ! Marc-Antoine, je le trouve pas mal... pas mal *cute*.

*Ben de mon goût*, pour tout dire !

Ça, Maude le savait. Un secret que je n'aurais jamais dû lui confier. Fin finaude, elle s'en est très bien servie pour que j'accepte de devenir son esclave... le temps d'une pièce.

Je rattrape ma caisse de cornichons.

— Ouf !

Nouvelle vibration sur ma cuisse gauche.

— Grrrr...

Je redépote la boîte aussitôt.

— Ce doit être Maude !

Cette fois, je regarde l'écran.

LUDOVIC

Ludovic a été le deuxième *chum* de ma mère : un violoniste. Pauvre lui ! Il n'a pas trop bien su lui jouer du violon car, trois mois à peine après leur liaison, un certain Vincent, un plombier, l'évinçait de l'univers de mon impétueuse maman. Il a su mieux faire résonner ses tuyaux auprès de Roxanne que Ludovic son violon, car Vincent est demeuré avec elle pendant au moins six gros mois, avant que ma mère le *flushe*, lui aussi.

Mais trois petits mois ont tout de même suffi à Ludovic – qui dit encore nous adorer, maman, Chloé et moi – pour maintenir de bonnes relations avec nous trois, et particulièrement avec moi qui accepte de temps à autre

ses billets pour aller voir son groupe de musique classique. Je l'aime bien. Et, pour dire la vraie de vraie vérité, ce deuxième ex-copain de Roxanne est toujours le plus généreux de tous mes parents qui, pour la plupart, me donnent de l'argent quand vient le temps de me faire des cadeaux.

J'abandonne les cornichons à leur sort, en me disant que c'est tout de même malheureux que notre voyage à New York ait lieu juste avant Noël, alors que ma fête est en mars.

— Bonjour, Ludo !

— Bonjour, ma belle ! Ça va bien ?

— Oui, bien. Et toi ?

M'imaginant mon oncle Sam derrière le comptoir de la caisse, les jambes croisées et serrées, j'accepte vite les billets que m'offre Ludovic, lui mentionne que mes répétitions vont à merveille, c'est le bonheur – pas un mot sur la terrible étape du baiser de ce soir –, qu'il n'a pas à avoir de remords de ne pouvoir venir à ma pièce, et je clos l'entretien en lui promettant de le rappeler dimanche, le lendemain de l'événement.

Ouf ! En remettant mon cellulaire dans ma poche, je me dis que je devrai me faire une liste, si je ne veux rien oublier.

— Bon ! Vite, les cornichons !

La caisse de retour dans mes bras, je m'élançe vers l'étagère où elle doit être rangée, droit devant, tout au fond de l'allée. Je n'ai pas fait trois pas que...

— AHHHHH !

Mon pied droit glisse sur la tuile délavée. Je me contorsionne et tente de ne pas me ramasser sur le derrière. D'une seule main, je tiens le dessous de la boîte et, de l'autre, je m'agrippe fermement à un des poteaux de l'étagère la plus près, sur ma droite.

Mes deux pieds se retrouvent enfin au sol.

« Sauvée ! »

Et pas de chute sur le postérieur.

Mais alors que je reprends vie, mon cœur, lui, s'effondre... tout comme l'étagère à laquelle je me suis agrippée et que je n'avais pas sentie pencher vers moi.

« S. O. S. ! »

Je plonge devant.

Misère ! J'en perds ma gomme *balloune* à la fraise, ma préférée : j'adore cette friandise comme ce n'est pas possible !

Je me retrouve affalée au sol tandis que, derrière moi, les pots de betteraves, de moutarde et de ketchup maison de la vieille mère de mon oncle Sam, réputés dans tout le quartier, volent en éclats sur le plancher. J'en ai le sang violet, la face d'un jaune presque moutarde et le cœur en mille et un petits morceaux rouge-orange-tomate.

J'ai l'impression que mes os sont en train de craquer alors que ma cuisse, encore clouée au sol, se met à vibrer de nouveau.

Exaspérée, je m'assois, sors mon cellulaire de ma poche et l'éteins d'un coup de poing sans regarder qui m'appelle. Puis, je tente de me remettre debout tandis que retentissent dans l'escalier des pas et des cris de panique.

— Anaïs ! Anaïs ! Qu'est-ce qui se passe ? T'es-tu fait mal ? Anaïs... ? Où es-tu ?